

## ***Indigènes*, de Rachid Bouchareb: quand la mémoire défie l'Histoire**

**by Isabelle Reeves**

*Indigènes*, de Rachid Bouchareb, présente plusieurs aspects fascinants du point de vue historique mais aussi historiographique. Étudié en classe de français, il peut faire l'objet d'une séquence non seulement sur la deuxième Guerre Mondiale, mais aussi sur le rôle de l'Empire colonial français au cours de cette période.

Ce film, du metteur en scène Algérien Rachid Bouchareb, a reçu un accueil très favorable en France lors de sa sortie en 2006. C'est un film complexe dont le but principal est d'enseigner aux Français une page de leur histoire qui leur est méconnue et de rappeler, dans le but de l'intégrer à l'histoire de France, le rôle fondamental joué par les hommes de l'Armée d'Afrique – *la Force Noire* comme l'avait appelée le général Mangin (Deroo et Champeaux) au cours de la libération de la France en 1944 et 1945. C'est en effet dans cette problématique de réintégration mémorielle qu'il faut envisager ce film.

Ce film peut être abordé selon trois axes différents. Le premier axe s'intéresse à la question historique du rôle des tirailleurs africains au cours de la 2<sup>ème</sup> Guerre Mondiale et plus particulièrement du 4<sup>ème</sup> RTA (Régiment de Tirailleurs Algériens). Dans cette section, on examinera les injustices du système et la manière dont Bouchareb les a illustrées dans son film. Un second volet qui s'impose est celui du gel des pensions des anciens combattants provenant des anciennes colonies. Pour finir il faudra se pencher sur la question philosophique qui s'impose alors à la France, à savoir celle du devoir de mémoire auquel elle doit désormais faire face.

La partie historique quant au rôle joué par les Tirailleurs pendant la deuxième Guerre Mondiale est très importante dans la mesure où Bouchareb lui-même a passé plus de deux ans à faire des recherches en préparation au film et, afin de rendre justice à son ouvrage, il est nécessaire de se familiariser avec cette page d'histoire. Le film *Indigènes* pourrait donc se présenter comme un film historique, pourtant, et c'est sans doute là que se trouve le génie du réalisateur *Indigènes* raconte l'histoire - la petite, pas celle avec un H majuscule - de 5 tirailleurs maghrébins et le rôle qu'ils ont joué au cours des campagnes d'Italie et de France en 1944 et 1945. C'est à travers ces témoignages personnels qu'il faudra ensuite repenser et replacer l'Histoire - avec un grand H- dans son véritable contexte. Bouchareb a ainsi réussi le tour de force de ne pas plonger dans le piège du film historique qui aurait facilement tourné en documentaire – et nous verrons plus tard que certains aspects du documentaire ont été conservés – pour donner au spectateur un ouvrage qui s'attache davantage au développement émotionnel des personnages et qui les transforme en héros et martyrs. Ce film présente un aspect didactique indéniable: Bouchareb a voulu montrer un moment historique oublié afin de tenter de le réhabiliter dans la mémoire collective française et surtout afin de le faire entrer dans l'Histoire de France.

L'utilisation des forces armées issues de l'Empire Colonial remonte au 19<sup>ème</sup> siècle lorsque Faidherbe crée les tirailleurs au Sénégal en 1857. L'histoire des tirailleurs sénégalais est d'ailleurs indissociable de la conquête puis de la colonisation de l'Afrique noire (Constantini). Entre 1870 et 1914 l'armée devient une des premières écoles républicaines et les troupes coloniales jouent ainsi un rôle prépondérant dans la mission civilisatrice que la France entame dans ses colonies. Dans cette optique, le tirailleur est représenté non plus comme un sauvage ou un barbare mais plutôt comme un grand enfant que la mère Patrie a pris sous son aile et va tenter de "civiliser" (Deroo et Champeaux). Ainsi, le tirailleur modèle finit par être acculturé à sa société d'origine et devient parfaitement *assimilé* à la culture française. Dans son film, Bouchareb semble au contraire vouloir souligner le taux d'analphabétisme des hommes. En effet, si les tirailleurs sénégalais devaient se montrer à l'exemple de la mission civilisatrice de la France, il en était autrement en Algérie. D'une part, les Musulmans refusaient l'école coloniale par principe, de l'autre les colons s'opposaient également à l'instruction des colonisés qu'ils préféraient maintenir dans un état d'infériorité et d'ignorance. On assiste alors à des taux de scolarisation très bas: 5% en 1914, 6% en 1930 et 8,8% en 1944. Selon l'historien Belkacem Recham, le taux d'instruction des militaires musulmans était à l'image de la société civile. Il écrit qu'en "1938, sur 10569 incorporés, 1295 savaient parler, lire et écrire le français (12,15%) et 2445 savaient le parler (23%)" (Recham 49). Les chiffres sont encore plus accablants pour la Tunisie. Cette question épineuse de l'instruction est soulevée à plusieurs reprises dans le film et devient un des points de contention quasi permanents entre les personnages. Bouchareb a choisi de mettre en scène cinq soldats et leur sergent: le sergent pied-noir Martinez, le caporal Abdelkader, les soldats Saïd et Messaoud et enfin deux frères marocains, goumiers, Yassir et Larbi. Chaque personnage apporte sa particularité à l'éventail des soldats choisis. Par exemple, Saïd est un berger algérien qui choisit de quitter sa mère pour s'engager dans l'armée. Il ne sait ni lire ni écrire et s'exprime dans un français approximatif. Messaoud est un romantique. Il tombe amoureux d'une Française à Marseille et commence à faire des projets de mariage. Yassir et Larbi sont des goumiers marocains qui s'engagent pour l'appât du gain. Le caporal Abdelkader, le seul gradé des cinq, est aussi le seul qui sache lire et écrire couramment et qui ait reçu une éducation. Il réussit l'examen pour passer caporal et ses ambitions le poussent à poursuivre ses lectures afin d'améliorer son sort. Bouchareb s'est inspiré de vrais soldats et Abdelkader rappelle au spectateur Ahmed Ben Bella – le futur dirigeant du FLN (Front de Libération Nationale) et premier président de la république algérienne. Abdelkader essaie d'inculquer à ses hommes les valeurs de la République qui sont fondées sur l'égalité des droits et la fraternité. Il apparaît comme un idéaliste et est souvent l'objet de railleries de ses frères d'armes. En effet, les soldats musulmans qui n'avaient que peu d'espoir d'être traités sur un pied d'égalité par rapport aux Français se montraient défaitistes et désillusionnés. Pourtant, Abdelkader continue à espérer un avenir meilleur pour ses hommes et lit un passage du manuel militaire à Martinez qui stipule: "Aucun soldat ne doit rentrer illettré dans ses foyers à l'expiration de son service. Les cours sont obligatoires pour tous les hommes au moment de l'incorporation" (*Indigènes*).

Pourtant, comme le fait remarquer Abdelkader, aucun des tirailleurs ne sait lire ni écrire. A bout d'arguments, Martinez demande à Saïd s'il aimerait apprendre à lire et celui-ci répond que c'est trop tard pour lui. Cette scène est particulièrement touchante puisqu'elle montre le degré de soumission de Saïd en particulier, et des hommes par extension. Leur complexe d'infériorité – indéniablement développé au cours de la colonisation – les empêche de progresser et de prendre

en charge leur éducation. Abdelkader est un rebelle qui se bat pour l'égalité entre ses hommes et les Français. Notons qu'entre 1942 et 1945, l'armée française était composée de 30% d'indigènes selon Antoine Roux et Benjamin Stora.

Malgré les progrès et les améliorations financières en faveur des tirailleurs, les disparités entre les coloniaux et les Français restent fondamentales et sources de conflits au cours de la deuxième Guerre Mondiale. Dans le film de Bouchareb, nous avons plusieurs fois l'occasion de nous rendre compte de ces injustices. Au cours de la traversée à destination de la Provence, un incident au réfectoire engendre pratiquement une mutinerie. Au moment de se servir, un tirailleur africain se voit refuser une tomate, nourriture apparemment réservée aux Français. Bouchareb ajoute à son réquisitoire les injustices liées à la promotion des soldats. Au début du film, Abdelkader nourrit l'espoir que même si les chances ne sont pas identiques pour tous, il pourra, grâce à l'éducation et à la loyauté de ses services dans l'armée, monter en grade. Il croit en la République et apparaît souvent comme un idéaliste. Pourtant, au prix d'une attitude et d'un courage exemplaires il comprend que le système de promotion de l'armée favorise les Français. Le sergent Martinez est promu sergent-chef et le caporal Leroux devient sergent. Abdelkader, amer, rassemble les hommes et en appelle à la justice et à l'égalité des droits. Comme l'écrit Recham (69), avant la 1<sup>ère</sup> Guerre Mondiale les lois discriminatrices maintenaient les militaires musulmans dans une position d'infériorité par rapport à leurs collègues français. Jusqu'en 1912, par exemple, l'avancement était au choix et le militaire musulman ne pouvait dépasser le grade de lieutenant. A grade égal, en toutes circonstances, le commandement appartenait au gradé français (Recham 69). Après 1912, les conditions s'améliorent, notamment au niveau des pensions qui, en 1918, sont égales entre Français et Musulmans. En revanche, les soldes des soldats montraient des disparités très importantes. D'après Recham, un chef de famille sans enfant touchait une solde de 750 F s'il était Européen, au lieu de 240F s'il s'agissait d'un indigène (Recham 255).

De plus, les officiers musulmans pouvaient être promus capitaines à titre de récompense exceptionnelle et il faut noter également la lenteur de l'avancement pour passer de sous-lieutenant à lieutenant. C'est à travers le personnage d'Abdelkader que Bouchareb véhicule le mieux cette notion d'injustice et c'est aussi la raison pour laquelle ce personnage rappelle celui de Ben Bella qui semble avoir connu le même parcours que lui – soldat gradé et éduqué, Ben Bella s'est illustré au cours de la guerre et a été honoré par le général de Gaulle.

Malgré les injustices relevées, il semble que le paternalisme affiché de l'armée ait réussi à créer des liens de solidarité forts entre soldats musulmans et français. De plus, pour les indigènes, l'armée semblait plus égalitaire que le système colonial. Bouchareb fournit quelques exemples de ce paternalisme dans son film à travers le personnage du sergent pied-noir Martinez et aussi à l'occasion du discours du général à bord du bateau à destination de la Provence. Celui-ci s'exprime en ces termes aux soldats : "Mes enfants, mes chers enfants. Le rêve pour lequel des nôtres sont morts se matérialise enfin. Vos blessures, vos souffrances, tant de peine, tout ce sang versé ont payé. Bientôt nous verrons la France! La Mère-Patrie! Nous rentrons chez nous!" (*Indigènes*).

Evidemment l'utilisation de l'expression "mes chers enfants" est lourde de sous-entendus et rappelle sans équivoque l'infantilisation systématique des pays colonisés. La France, la Mère-

Patrie se fait un devoir de prendre soin de ses enfants d’Afrique, de les protéger, de les civiliser. De plus, le général exulte en disant “nous rentrons chez nous!” un chez nous problématique en ce sens que la plupart des tirailleurs pensaient faire escale en Afrique du Nord et aussi que la grande majorité d’entre eux n’avaient jamais vu la France. Ce “chez nous” est par conséquent très ambigu. Pourtant, les tirailleurs se sentent solidaires de l’effort de guerre français, ils se sentent français. Ne se battent-ils pas pour cette mère-Patrie justement? Peut-être qu’effectivement, cette notion de “chez nous” - nous les Français et les autres - joue un rôle englobant qui donne aux tirailleurs un sentiment d’inclusion inexistant dans les colonies. Ceci explique peut-être la relation complexe et ambiguë que le sergent pied-noir Martinez entretient avec ses hommes. Au premier abord, Martinez est l’archétype du militaire dur, sévère et parfois dictatorial. Pourtant, à mesure que le film progresse, son personnage s’étoffe et se complexifie. Martinez cache ses origines à ses hommes qu’il comprend et essaie de protéger. Les nombreuses confrontations entre Martinez et Abdelkader n’empêchent pas au sergent de convenir du courage de son caporal et d’en faire part à ses supérieurs. Martinez reconnaît la valeur d’Abdelkader et de ses hommes mais, craignant que ses origines ne soient dévoilées, il refuse de l’admettre devant eux. Au cours de l’incident sur le bateau, la façon dont il parle de ses hommes au capitaine montre son caractère ambivalent:

Capitaine: “Vous les connaissez, ces indigènes!”  
 M: “Ne les appelez pas comme ça.”  
 C: “Les Musulmans?”  
 M: “Ça non plus.”  
 C: “Comment voulez-vous que je les appelle?”  
 M: “Les hommes, mon capitaine, les hommes.” (*Indigènes*)

Lors de cet échange, Martinez montre sa sensibilité et son désir de mettre ses hommes sur un pied d’égalité avec les autres. Il se bat aussi pour l’avancement d’Abdelkader, à l’insu de ce dernier.

Une autre question qui apparaît dans le film est la censure qu’il convient alors de replacer dans le contexte de la guerre et des relations entre indigènes et colonisateurs. Après la victoire de la campagne d’Italie, les troupes débarquent en Provence, dans la ville phocéenne, où elles sont accueillies par une population en liesse et reconnaissante. La distance des colons à laquelle sont habitués les musulmans fait place à une profonde reconnaissance de la part de la population française. C’est le personnage de Messaoud qui illustre le mieux ce rapprochement. Il se lie avec une jeune femme, Irène. S’il s’étonne au début de la légèreté de sa compagne et craint sans doute des représailles – il avoue que dans son pays les relations entre Françaises et Arabes sont interdites – il tombe vite amoureux. Ils se quittent en se promettant de s’écrire. Aucune de leurs lettres ne parvient à destination tant l’armée et le gouvernement, soucieux des rapports que les “indigènes” développent avec les femmes françaises, censurent le courrier suspicieux.

Si Bouchareb a retracé l’histoire de ces soldats indigènes et montré leur bravoure au cours de la deuxième Guerre Mondiale, il a aussi soulevé et dénoncé le problème infamant du gel des pensions des anciens combattants. A la fin du film, Abdelkader, seul survivant de son régiment, se rend en pèlerinage sur la tombe de ses camarades en Alsace avant de rentrer chez lui, dans un foyer pour ancien combattant. Abdelkader, qui lors de la campagne d’Alsace avait tout sacrifié

dans l'espoir d'un avenir meilleur, est finalement victime du système. Le film se termine sur le texte du projet de loi du 26 décembre 1959 qui stipule qu'à la fin des années cinquante et au début des années soixante, la France a décidé de geler à leur niveau de 1959, les retraites et pensions d'invalidité versées aux anciens combattants de son ex-empire colonial. La France sanctionne de cette manière la rupture des liens avec la Mère-Patrie. Le film se termine ainsi sur cette dénonciation et sur un sentiment profond d'injustice et d'abandon. La France, la mère-Patrie n'a pas tenu ses promesses et Abdelkader, qui rêvait avant tout de faire partie intégrante de la République, se retrouve à la fin de sa vie repoussé à l'extérieur des limites de cette République, à vivre en banlieue dans un foyer sordide pour anciens combattants. Le rêve républicain ne s'est pas réalisé pour Abdelkader qui devient figure emblématique des anciens combattants.

En 1996, un ancien sergent-chef sénégalais, Amadou Diop, engagé dans l'armée française de 1937 à 1959 puis radié lors de l'indépendance sur Sénégal, a porté plainte contre l'Etat français. Il n'avait touché qu'un tiers de la retraite qu'il aurait dû percevoir s'il avait été Français. En 2001, un arrêt du Conseil d'Etat a donné raison à titre posthume à cet ancien tirailleur. Aussi, le Gouvernement français doit réviser la loi de cristallisation de 1959, une loi qui concerne 80 000 combattants de l'ex-Empire colonial et dont le chiffre se monte à 1,85 milliard d'Euros. (site officiel du film – tadrart). En 2003, le Gouvernement Raffarin s'est engagé sur la voie de la dé cristallisation partielle indexée sur le coût de la vie dans les différents pays de résidence des anciens combattants. Le 13 août 2004, on annonce qu'une somme de 120 million d'Euros est inscrite au budget. A la sortie du film, en 2006, le ministre délégué aux anciens combattants Hamloui Metachera a indiqué que les 80 000 anciens combattants de l'armée française de nationalité étrangère bénéficiaient d'une parité de pouvoir d'achat dans leur pays respectif avec leurs camarades anciens combattants français. Selon la formule du ministre, c'est équitable mais pas suffisant.

Si la cristallisation des pensions vise à sanctionner les anciennes colonies, elle perpétue simultanément leur marginalisation systématique au sein de l'histoire de la 2<sup>ème</sup> Guerre Mondiale. Il semble qu'au-delà de la dénonciation financière des pensions, l'intention de Bouchareb soit de replacer dans son juste contexte l'histoire des tirailleurs et de leur redonner la place qu'ils méritent dans le cadre de l'Histoire de France. Ceci suggérerait que le film transcende la dénonciation pure dans le but de réintégrer une page oubliée de l'histoire des tirailleurs à l'intérieur de la République. On se demande alors pourquoi et comment l'Histoire nationale a oublié ces militaires africains de la deuxième Guerre Mondiale tout en privilégiant l'image d'une France libérée par les forces gaullistes, formées par des volontaires résistants aidées par les forces américaines. En effet, les manuels scolaires privilégient toujours le débarquement en Normandie par les forces alliées tout en omettant l'importance des campagnes d'Italie et de France menées par l'Armée d'Afrique. Comment ce mythe de la libération de la France s'est-il construit? A la fin de la guerre, de Gaulle a toujours privilégié le rôle de la 2<sup>ème</sup> DB au détriment de la 1<sup>ère</sup> DFL (Division Française Libre) et de l'Armée d'Afrique. Sans doute, à la fin de la guerre, la France divisée alors et traumatisée par le Gouvernement de Vichy a dû faire face à ses démons. Privilégier les forces gaullistes était le moyen pour la France de se recadrer dans le modèle républicain et de reprendre racine en montrant un front uni tout en essayant de laver la honte de la période de la collaboration. Accorder l'importance que l'Armée d'Afrique méritait aurait, en théorie, mis en danger l'équilibre fragile de la nation en

reconstruction. Bancel et Blanchard écrivent que “j’usqu’au début des années quatre-vingt dix, la marginalisation de l’histoire coloniale répondait à la double exigence d’oublier un traumatisme historique heurtant la représentation de la nation et de prévenir tout ressac des affrontements coloniaux” (137).

La France a donc choisi d’oublier le rôle des tirailleurs. Elle a éradiqué leur importance en dénigrant leur entrée dans l’Histoire Nationale. On s’étonne sans doute de cette supercherie phénoménale puisque, comme le rappelle l’historien Raffael Scheck, les pertes globales de la 1<sup>ère</sup> armée en France et en Allemagne du 15 août 1944 au 8 mai 1945 se montent à 9237 morts, dont 5260 Nord-Africains. Le général Rives, du 16<sup>ème</sup> RTA a ainsi écrit:

Les coloniaux se sont couverts de gloire pour la France libre: si la 2<sup>ème</sup> DB qui a débarqué en Normandie était composée exclusivement d’Européens, ce sont eux, les coloniaux, qui fournirent les 2/3 des troupes à Bir Hakeim, 70% lors de la campagne d’Italie, du débarquement de Provence. Ce sont eux qui ont pris Toulon, Hyères, Marseille, Strasbourg. (Stora 43)

D’après Recham, les pouvoirs publics et les medias, soucieux de montrer une image de la France sauvée pas ses colonies, ont largement contribué à diminuer l’ampleur des débarquements en Provence et des unités africaines. Selon lui, ils ont accordé beaucoup plus de place à la commémoration du débarquement américain et du rôle de la 2<sup>ème</sup> DB libératrice de Paris et de Strasbourg. De façon similaire, les manuels scolaires insistent toujours sur la Résistance, les FFL et le 2<sup>ème</sup> DB. En revanche, ils ne disent rien sur les contingents d’outre-mer (Recham 276).

Le film de Bouchared vient rectifier cette omission et redonner sa place aux oubliés de l’Histoire. Son film, produit en collaboration avec la France, le Maroc, l’Algérie et la Belgique, dénote l’intention inclusive du projet. Si Bouchared dénonce, il tente aussi de réparer l’injustice historique dans le but de la réintégrer à l’histoire nationale française. Si la France d’après guerre était divisée et devait pour survivre s’unir derrière ses valeurs gaullistes, la France contemporaine offre l’image d’une fragmentation culturelle qui prend ses racines justement dans son passé colonial. La population arabe et africaine en France souffre de cette non-reconnaissance et il me semble que c’est dans le but de guérir cette plaie que Bouchareb a produit son film. Il a voulu créer un espace et une histoire pour la génération immigrée, française, présente, qui vit à la limite de la République et s’en sent exclue tout en montrant à cette génération qu’elle prend racine non à l’extérieur de la République, mais en son sein. Il semble alors que son intention soit de réhabiliter le passé de l’Armée d’Afrique et le sacrifice des tirailleurs afin de transmettre un présent moins fragmentaire.

**ST. ANNE’S-BELFIELD SCHOOL**

### Références

- Bancel, Nicolas et Pascal Blanchard. "La décolonisation: du débat sur la guerre d'Algérie au discours de Dakar." *Les guerres de mémoire*. Paris: La Découverte, 2010. 137-54. Extrait de Pascal Blanchard and Isabelle Veyrat-Masson. *Les guerres de mémoire: la France et son histoire*. Paris: La Découverte, 2010.
- Constantini, Dino. *Mission civilisatrice: le rôle de l'histoire coloniale dans la déconstruction de l'identité politique française*. Paris: La Découverte, 2008.
- Deroo, Eric, and Antoine Champeaux. *La Force noire: gloire et infortunes d'une légende coloniale*. Paris: Tallandier, 2006.
- Frémeaux, Jacques. *Les colonies dans la grande guerre: combats et épreuves des peuples d'Outre-mer*. Quercy à Cahors: 14-18 Editions, 2006.
- Masson, Philippe. *Histoire de l'armée française*. Paris: Perrin, 1999.
- Recham, Belkacem. *Les Musulmans algériens dans l'armée Française (1919-1945)*. Paris: L'Harmattan, 1996.
- Stora, Benjamin. *L'Armée d'Afrique: les oubliés de la Libération*. Paris: CNDP, 1995.
- Tadrart.com. mars distribution, 8 Sept. 2010. Web. 10 Sept. 2012.  
<<http://www.tadrart.com/tessalit/indigenes/home.html>>.
- Verhaeghe, Jean. *Le 4ème R.T.M de tirailleurs marocains (1920-1964)*. Saint-Maixent-L'École: A.I.A.T, 1999.

### Audiovisuel

- Bouchareb, Rachid, dir. *Indigènes*. Perf. Bernard Blancan, Sami Bouajila, Jamel Debouze, and Roschdy Zem. 2006. IFC Films, 2006. DVD.